

H. LECONTE DE LISLE.

Un des rares immortels qui n'aient pas déserté Paris. Il est vrai qu'il est bibliothécaire au palais du Luxembourg; mais les sénateurs sont en vacances, et il lui eût été facile d'abandonner pour quelque temps la Ville-Lumière. Cependant, était-ce bien la peine, pour l'auteur des *Poèmes barbares*, de quitter Paris? Il a le bonheur d'habiter 64, boulevard Saint-Michel, dans les bâtiments qui font suite à l'École des mines, et qui donnent, d'un côté, sur le boulevard, de l'autre sur le jardin du Luxembourg — un véritable parc merveilleux.

Hier matin, quand nous nous sommes rendu chez le poète, une légère brume bleuâtre voilait encore les arbres ensoleillés... C'était exquis, et la campagne présenterait difficilement un tableau plus enchanteur.

Le poète nous reçoit dans le cabinet où plusieurs fois déjà nous avons eu la bonne fortune d'être reçu par lui, un ca-

binet légendaire. Il est grand comme la main, éclairé par une seule fenêtre, meublé très simplement : velours vert, portières et tapis de Karamanie, bronzes, etc. C'est dans ce cabinet si petit que Leconte de Lisle a donné naissance à ces poèmes si grands, connus seulement des fins lettrés et des amateurs de beaux vers.

Il est inutile de tracer son portrait. Maintes fois déjà nous avons raconté à nos lecteurs cette tête superbe et véritablement lapidaire. Sans le monocle qui vient jeter une note moderne sur cette physionomie, on se croirait en face d'une figure antique.

— Vous venez me demander ce que j'ai sur le chantier ? Cela, je ne puis vous le dire : ce que je vais faire paraître, c'est autre chose. Je vais donner d'abord *l'Apollonide*, un grand drame lyrique en trois parties et en cinq changements à vue...

— Mais qui n'a pas été mis en musique ?

— Je vous demande pardon. Mon drame a été mis en musique par Franz Servais, que vous connaissez, sans doute ?

— Parfaitement. Je l'ai vu conduisant l'exécution des oratorios de Liszt, au palais des Académies, à Bruxelles. Pourquoi ne joue-t-on pas ce drame lyrique ?

— C'est qu'il nous faudrait le Grand-Opéra, car c'est une partition très développée. La représentation durerait au moins quatre heures.

— Quel est le genre de cette musique ?

— Oh ! tout ce qu'il y a de plus moderne. Sans avoir rien de Wagner, c'est une partition conçue sur le nouveau système. Il n'y a pas de morceaux séparés. Ce sont des mélodies entremêlées de chœurs.

— En un mot, c'est une partition qui n'est pas faite pour séduire les directeurs actuels. Pourquoi ne vous faites-vous pas jouer à Bruxelles ? Si je ne me trompe, Franz Servais vient d'être nommé directeur d'une société de concerts. Ce serait précisément une occasion favorable.

— Oui, pour jouer des fragments, mais non pour monter l'œuvre entière. Non, il nous faudrait l'Opéra — mais il est peu probable que les directeurs actuels veuillent courir ce risque.

— Quel est le sujet de *l'Apollonide* ?

— C'est l'histoire d'Ion, fils d'Apollon et de Creuse, fille d'Erechtée, secrètement mis au monde et exposé dans une grotte. L'enfant, enlevé par Mercure, est nourri par la Pythie de Delphes jusqu'au jour où il est rencontré au temple par sa mère, qui croit le reconnaître pour le fils dont elle cherche la trace. Puis, persuadée que c'est le fils de son mari Xuthus, roi d'Athènes, elle finit par en être jalouse et le prend en haine à ce point qu'elle veut le tuer... Mais elle finit par le reconnaître à la dernière partie du drame. C'est, du reste, la donnée d'Euripide que j'ai arrangée à ma façon.

— A part cette œuvre importante, vous n'avez pas d'autres poèmes à produire ?

— Si, je vais publier un volume de poèmes lyriques... J'ai bien d'autres choses sur le chantier, mais il n'est pas encore temps d'en parler...

Sur ce, je pris congé du maître, et Max, son caniche noir favori, qui ne le quitte jamais, vint me reconduire jusqu'à la porte. Rare faveur ! J'étais classé au nombre des amis de la maison !